

# Comment j'ai fait 100 films sans jamais perdre 1 centime

## Le maître des films de série B

Yves Laberge

Number 319, June 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91601ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laberge, Y. (2019). Review of [Comment j'ai fait 100 films sans jamais perdre 1 centime : le maître des films de série B]. *Séquences : la revue de cinéma*, (319), 53-53.

# COMMENT J'AI FAIT 100 FILMS SANS JAMAIS PERDRE UN CENTIME

## LE MAÎTRE DES FILMS DE SÉRIE B

YVES LABERGE

**INCLASSABLE**, incollable et infatigable, Roger Corman se plaît à se qualifier lui-même de diverses manières: «Roi de la série B», «Pape du cinéma pop» (p. 7), et on pourrait ajouter «maître du film à petit budget». Au Québec, on dirait simplement de Corman qu'il est «un vieux de la vieille». En dépit du caractère accrocheur et quelquefois vulgaire de certaines de ses productions, Roger Corman mérite le respect des cinéphiles avertis, non seulement en raison de son titre de gloire devenu l'intitulé du présent ouvrage («100 films sans perdre un sou»), mais surtout parce qu'il a exercé tous les métiers du cinéma: réalisateur-monteur, scénariste et idéateur, producteur et découvreur de talents, mais également distributeur et importateur de films étrangers. Ces mémoires sont la traduction de *How I Made a Hundred Movies in Hollywood and Never Lost a Dime*, parus initialement en 1990, et présentent une infinité d'anecdotes — souvent cocasses ou incroyables — et d'aventures dans le monde «fou fou fou» du cinéma. Corman a connu de l'intérieur l'âge d'or de Hollywood; il a fait le tour du monde et ses péripéties pour se rendre en URSS en pleine guerre froide seraient presque des morceaux d'anthologie (p. 201). Ses productions sont souvent — mais pas exclusivement — des films de genre (principalement de science-fiction et d'horreur) dont les titres sont à eux seuls assez représentatifs: *Les Monstres viennent de l'espace*, *L'Enterré vivant*, *L'Attaque des crabes géants* (*Attack of the Crab Monsters*, 1957, p. 76).

Les propos de Corman sont agrémentés de témoignages de ses principaux collaborateurs comme Charles Griffith, Francis Coppola (p. 165) ou encore de Beach Dickerson sur leur méthode de travail et sur les exigences habituelles de Corman: «Je veux du suspense ou de l'action dans chaque scène. Le public doit sentir qu'il peut se passer quelque chose à tout moment» (p. 77). Pour quiconque voudrait un jour tourner un long métrage commercial, *Comment j'ai fait 100 films sans jamais perdre un centime* sera précieux et inspirant, surtout en relisant ce que des cinéastes avérés ont retenu des poncifs prodigués par Corman. Ainsi, Jonathan Demme (1944-2017) se souvenait de certaines obligations esthétiques dictées

par Roger Corman au début de sa carrière: «trouve des prétextes légitimes et valables pour bouger la caméra, mais cherche toujours de nouvelles façons de le faire. Le globe oculaire, m'a-t-il dit, est l'organe le plus sollicité par les spectateurs au cinéma. Si tu n'arrives pas à garder son attention, le cerveau ne suivra pas» (Roger Corman, cité par Jonathan Demme, p. 355).

Les cent dernières pages sont consacrées au travail de distributeur de Roger Corman (p. 315 et sq.). On peut admirer l'indéniable franchise mêlée de candeur qui caractérise Roger Corman lorsqu'il parle de ses pires productions pour lesquelles il pouvait déclarer — non sans fierté — qu'il ne perdait rien de son investissement. Son secret? Comme bien des maisons de productions étatsuniennes, il pouvait toujours écouler (directement ou indirectement) auprès de partenaires éloignés qui achetaient sans avoir vu le résultat final. Maintes fois, il répétera: «le film a finalement rapporté un peu d'argent, une fois vendu à la télévision et à l'étranger» (p. 100). C'est pourquoi il y a tant de mauvais films américains à l'affiche et à la télévision: les distributeurs hollywoodiens nous larguent tous leurs déchets et leurs longs métrages indemandés et invendus! Pour Roger Corman, le fait d'avoir raté un film n'enlevait pas la nécessité de lui trouver un public et de le rentabiliser d'une manière ou d'une autre.

Même s'il a souvent été en marge des grands studios, Roger Corman donne un portrait très vivant du système hollywoodien durant les années 1950 jusqu'aux années 1970; son livre est par moments palpitant. Il ne faut pas être snob pour apprécier cet autoportrait. La traduction française d'Olivia Allègre et Frédéric-Guillaume Goetz est fluide et vivante; pour le lecteur québécois, le vocabulaire très coloré de Roger Corman donne des répliques typiquement hexagonales comme «les gens avaient complètement pétié les plombs» (p. 126). Certains termes auraient pu être plus nuancés: ainsi, les traducteurs donnent au mot «free» le sens de «gratuit», mais on aurait dû aussi spécifier que *free* veut également dire «libre» (p. 313). ▲



— Roger Corman, Jim Jerome  
*Comment j'ai fait 100 films  
sans jamais perdre un centime*  
Traduit de l'anglais  
par Olivia Allègre et Frédéric Goetz  
(Coll. «La première collection»)  
Paris: Éditions Capricci, 2018  
412 pages  
[Ill.]